

5061

ÉCOLE FRANÇAISE D'ATHÈNES

BULLETIN

DE

CORRESPONDANCE HELLÉNIQUE

ΔΕΛΤΙΟΝ

ΕΛΛΗΝΙΚΗΣ ΑΔΕΛΦΟΓΡΑΦΙΑΣ



P. ROUSSEL

LES MYSTÈRES DE PANAMARA

B. C. H., LI, 1927, p. 123 à 137

PARIS

E. DE BOCCARD, ÉDITEUR
ANCIENNES MAISONS THORIN ET FONTEMOING
1, RUE DE MÉDICIS, VI^e

1927

Bibliothèque Maison de l'Orient



153979

LES MYSTÈRES DE PANAMARA ⁽¹⁾

Parmi les inscriptions découvertes dans le sanctuaire de Zeus Panamaros, les invitations adressées par le prêtre du dieu à diverses cités pour en convier les habitants à prendre part au culte dont il était le ministre, apparaissent comme des documents d'un intérêt singulier. M. Hatzfeld, en les publiant ci-dessus (2), a marqué brièvement, mais avec précision, en quoi ils se distinguaient, selon lui, des textes du même genre. Peut-être ne sera-t-il pas inutile de revenir sur cette question dont la solution détermine dans une large mesure la valeur même de ces inscriptions, si longtemps ignorées (3).

M. P. Foucart, qui les connaissait, les a jadis incidemment rapprochées des instructions données par le hiérophante d'Éleusis aux spondophores chargés d'annoncer la célébration des mystères (4). Il n'y a nul doute qu'à Panamara, on ait célébré des « mystères » et que la participation aux mystères ait été l'objet des invitations qui nous sont parvenues. Il

(1) Ces mystères ont fait l'objet d'une communication à l'*Institut de Correspondance Hellénique* le 1^{er} février 1927.

(2) P. 71 et suiv., n. 41-25.

(3) Elles ont été mentionnées par G. Cousin et G. Deschamps, *BCH*, XI, 1887, p. 374, sous la forme suivante : « Fragments d'une lettre invitant les habitants de plusieurs villes à prendre part à la célébration des mystères ». Cf. J. Hatzfeld, *BCH*, XLIV, 1920, p. 76.

(4) Cf. P. Foucart, *Les grands Mystères d'Éleusis (Mémoires de l'Acad. des Inscr., XXXVII, 1^{re} partie, 1904)*, p. 91-92; ce passage est réimprimé textuellement dans l'ouvrage paru sur le même sujet en 1914, p. 270. — Les inscriptions avaient été découvertes pendant que P. Foucart était directeur de l'École.

importe donc au préalable d'indiquer brièvement les données essentielles relatives à ces cérémonies (1).

..

D'après les autres inscriptions de Panamara, on voit que trois grandes fêtes étaient célébrées en l'honneur des dieux du sanctuaire : les *Panamareia*, les *Komyria*, les *Héraia*. Nous n'avons pas à nous occuper des *Panamareia* : comme l'a indiqué avec raison M. Hatzfeld, cette fête, de fondation relativement récente, célébrée à Stratonikeia, paraît attester l'emprise de la cité macédonienne sur l'antique sanctuaire carien (2). En fait, nous constatons que la célébration des mystères n'est associée qu'aux *Komyria* et aux *Héraia*, dont le théâtre est le *hiéron* même de Panamara.

Aux *Komyria*, selon les documents tardifs dont nous disposons, les femmes, sans être complètement exclues, ne jouent qu'un rôle accessoire. Elles n'ont pas accès dans le local dit *Komyrion*, où les hommes rassemblés mangent en commun et boivent largement le vin que leur distribue la munificence sacerdotale (3). On remarque d'autre part que seuls, des hommes y consacrent à Zeus leur chevelure (4). Tout se passe comme si, à l'origine, les hommes seuls avaient pris une part effective aux cérémonies du culte : par la suite, ils demeurèrent chargés des rites essentiels.

Les *Héraia* comportent également des mystères, mais qui sont comme réservés aux femmes. Le prêtre les convoque en

(1) Les informations éparses dans les documents ont déjà été utilisées par G. Cousin et G. Deschamps, *BCH*, XV, 1891, p. 169 et suiv. ; mais il convient surtout de se reporter à l'étude récente de H. Oppermann, signalée ci-dessus (p. 57, note 2). On y trouvera les renseignements bibliographiques, auxquels on ajoutera B. Cook, *Zeus*, I, p. 18 sqq. (London, 1914).

(2) Ci-dessus, p. 67-68 ; cf. Oppermann, p. 83 et suiv., qui estime que les *Panamareia* ne sont pas antérieurs à l'époque de Sylla. La date me paraît beaucoup trop basse.

(3) Cf. Oppermann, p. 66 et suiv. ; voir aussi Scherling, *ap. Pauly-Wissowa*, XI, col. 1304 et suiv., *s. v. Komyros*.

(4) Cousin-Deschamps, *BCH*, XII, 1888, p. 486 ; Oppermann, p. 68 et suiv.

corps à l'*Héraïon* où il leur fournit le vin εἰς εὐωχίαν (1). Des distributions peuvent être faites aussi aux hommes ; mais ils sont relégués dans le reste du *hiéron*.

Cette séparation des sexes, non moins que le nom même des *Komyria* (2), nous atteste que les mystères célébrés à Panamara se rattachent à d'anciennes pratiques. Une anecdote conservée par Polyen prouve que les Cariens excluèrent les femmes des banquets des fêtes officielles (3). On imagine aisément ce qu'était tout d'abord la fête des *Komyria*. Dans le sanctuaire et sous les yeux de leur Zeus, dieu essentiellement guerrier (4), les Cariens dont nous savons les mœurs rudes et belliqueuses (5), par d'abondantes beuveries resserraient en quelque sorte les liens qui les unissaient entre eux et avec le dieu. On sait assez l'importance qu'a, dans de multiples rituels, l'absorption en commun d'une boisson fermentée (6). Aux environs de Kalynda en Carie, on devait pratiquer une coutume analogue dans cette πανήγυρις ἐγ Κυπράνδοις pour laquelle, au III^e s. av. J.-C., d'importantes fournitures de vin

(1) Oppermann, p. 75 et suiv. ; un texte publié ci-dessus, p. 105, n. 80, mais auquel il avait été fait allusion déjà *BCH*, XV, 1890, p. 174, prouve à l'évidence, contrairement à l'opinion d'Oppermann, qu'à la fête des Héraia étaient célébrés des mystères. L'expression curieuse par laquelle est désigné dans plusieurs textes l'ensemble des femmes, τὸ πολίτευμα τῶν γυναικῶν (*BCH*, XV, 181, n. 123 ; p. 204, n. 145 ; XXVIII, p. 39, n. 23 B) paraît opposer nettement le groupement des femmes au groupement des hommes ; cf. W. Ruppel, *Politeuma, Philolog.*, LXXXII, 1927, p. 449-452.

(2) Oppermann, p. 72 et 84.

(3) Polyæn., VIII, 64. — Ce n'était pas la coutume des Cariens seuls, mais il suffit pour notre démonstration qu'elle corresponde à d'anciens usages.

(4) La nature primitive de Zeus Panamaros n'est pas connue d'une manière certaine et ce n'est pas ici le lieu de discuter les hypothèses faites à ce sujet (cf. Oppermann, p. 82 et suiv.). Selon le témoignage d'Hérodote (V, 119), les Cariens furent à l'origine les seuls qui offrirent des sacrifices à un Zeus guerrier (Διὶ Στρατιῶ) : je crois que Zeus Panamaros, qui est dit aussi Karios, n'est qu'une des formes de ce dieu armé.

(5) Cf. Strab., XIV, 2, 27, qui atteste le goût des Cariens pour les choses de la guerre (τοῦ περὶ τὰ στρατιωτικὰ ζήλου).

(6) Cf. F. Cumont, *Mystères de Mithra*, 3^e éd. (n. 1913), p. 165 ; Picard, *Éphèse et Claros*, p. 302 et note 7. Les Thraces et les Germains fourniraient des exemples de pratiques similaires. On consultera aussi K. Kirche, *Die sakrale Bedeutung des Weines im Altertum* (Giessen, 1910).

étaient faites (1). Quant à la consécration de cheveux, peut-être était-elle alors réservée aux jeunes gens au moment où ils entraient dans la classe des hommes et où ils étaient reconnus capables de porter les armes (2).

Les mystères des *Komyria* durent se développer sur ces rites primitifs dont ils gardèrent la marque : aux *συμπόσια* et aux *δειπνα* communs, d'autres cérémonies s'ajoutaient-elles, panychies (3), représentations liturgiques (4), etc., au cours des deux journées pendant lesquelles la fête se prolongeait ? On le peut supposer sans invraisemblance.

A Zeus Karios ou Panamaros est associée une Héra dans les plus anciens de nos documents (5). Un *Héraion* existait au milieu du 1^{er} siècle av. J.-C. (6). Sur la date même où les *Héraia* commencèrent d'être célébrées, nous ne pouvons nous prononcer. Il est loisible de croire qu'une fête réservée aux femmes a existé depuis une assez haute antiquité : nous en avons plus d'un exemple (7). Mais il est notable que la déesse,

(1) Le renseignement nous est fourni par un des « papyrus de Zénon » (Edgar, *Ann. Serv. Antiq. Egypte*, XX, 1920, p. 32 et suiv., n° 54). Un fermier achète de la ville la fourniture du vin pour la fête : la quantité est de 84 mètres, soit près de 33 hectolitres. Il semble que tous ceux qui prenaient part à la fête, devaient verser des cotisations (*συμβολάς*) dont le montant couvrait la dépense.

(2) On sait qu'une telle pratique est courante ; cf. Schredelseker, *De superscription. Graecorum quae ad crines pertinent*. (Diss. Heidelberg, 1913).

(3) La *πανυχίς* semble de règle dans une fête qui dure pendant deux jours consécutifs ; cf. G. B. Oikonomou, *Ναοποιοί καὶ Ἑσσηνες* (Αρχ. Δελτίον, VII, 1921-22), p. 339 et suiv.

(4) L'association de représentations à la fête des *Komyria* est au moins suggérée par la mention des *θεατρικοί* dans l'inscr. *BCH*, XV, 1890, p. 203, n. 144, l. 22.

(5) Cf. *BCH*, XII, 1888, p. 250 et suiv.

(6) Une attaque est dirigée contre l'*Héraion* dans l'inscr. du miracle de Panamara, qui paraît dater de la seconde partie du 1^{er} s. av. J.-C. Je ne sais si l'emplacement de ce temple a été découvert ; peut-être n'a-t-on exhumé que le *Komyrion* ou temple de Zeus (sur l'identité des deux édifices, cf. Oppermann, p. 63), ce qui expliquerait pourquoi les dédicaces de chevelures, publiées jusqu'à présent, sont toutes faites par des hommes.

(7) Sur l'exclusion des hommes dans un certain nombre de cultes, particulièrement dans des cérémonies en l'honneur de Déméter, cf. Th. Wächter, *Reinheitsvorschriften im griech. Kult*, p. 130 et suiv.

Panamara, paraît avoir occupé toujours une place secondaire (1). D'autre part, on a vu plus haut combien il était malaisé de déterminer quel était le rapport chronologique entre les *Héraia* et les *Komyria* (2); les *Héraia* elles-mêmes ne semblent pas avoir été célébrées toujours à un même intervalle (3). En faut-il conclure que la fête ait changé de caractère et que les « mystères » des *Héraia* aient été institués ou réformés pour faire pendant en quelque sorte à ceux des *Komyria* et pour donner satisfaction aux aspirations religieuses des femmes que la tradition écartait des autres mystères? On pourrait rappeler à ce propos que les mystères de Mithra ne furent jamais qu'entr'ouverts aux femmes et que le dieu, pour remédier à une exclusion qui remontait à un lointain passé, mais qui contrariait le succès de sa propagande, dut contracter alliance avec la Grande Mère et s'adjoindre ses mystères (4).

Une transformation, dont nous trouvons des traces plus certaines, se produisit aussi à une date indéterminée. Des *μυστήρια* ne furent plus célébrés seulement à l'occasion des *Komyria* et des *Héraia*; mais encore, pendant tout le cours de l'année, il était loisible aux fidèles de monter au sanctuaire et de pratiquer, avec le concours du prêtre et de la prêtresse, et surtout, à ce qu'il semble, du « mystagogue », des cérémonies dont l'efficacité n'était pas moindre que celle des mystères solennels (5). Nous ignorons quels rites d'initiation étaient requis et si la séparation des sexes était observée en ces cas particuliers. Les prêtres traitaient les pèlerins, qui de leur côté sacrifiaient des victimes et déposaient des offrandes

(1) Oppermann, p. 43.

(2) Ci-dessus, p. 66-67.

(3) Ci-dessus, p. 70.

(4) Cf. F. Cumont, *Mystères de Mithra*, 3^e éd. (1913), p. 190.

(5) Cette continuité dans la célébration des mystères paraît bien ressortir de l'inscr. BCH, XII, p. 102, n. 22, l. 31 et suiv.; l. 49 et suiv. : *μυσταγωγήσαντος τὸν ἱερεῖ καὶ δι' ὅλου τοῦ ἐνιαυτοῦ ἀχωρίστου γενομένου τῶν μυστη[ρίων] Μάρ. Αὐρ. Διοφάντου*. Le mystagogue, qui n'apparaît que rarement (Oppermann, p. 56), ne fut peut-être institué que pour répondre à des besoins nouveaux; il paraît avoir vis-à-vis du prêtre un rôle d'instructeur.

comestibles sur la table du dieu : ces repas intimes étaient sans doute, au point de vue religieux, l'équivalent des grands banquets des jours de fête (1).

*
**

Les invitations qui nous ont été conservées valent-elles pour une célébration déterminée de mystères ou, d'une manière générale, sollicitent-elles une participation à ces mystères, qui nous venons de le voir, peuvent être célébrés durant toute l'année? M. Hatzfeld a bien remarqué que le nom des *Komyria* ou des *Héraia* n'y figurait pas plus que celui des *Panamareia* (2). Les expressions qu'on y relève sont assez indéterminées : *καλῶ πρὸς τὸν θεὸν ὑμᾶς καὶ παρακαλῶ* - - τῆς παρ' αὐτῷ μετέχειν εὐφροσύνης (n. 11); *ὁ θεὸς ὑμᾶς ἐπὶ τὴν ἱεράν ἐ[στί]ασιν καλεῖ* (n. 14); *παρακαλῶ* - - ὑμᾶς [φ]οιτᾶν παρὰ τὸν θεόν (*ibid.*); [*πρέπει*] δὲ τὸν ἱερέα - - - καλεῖν - - [πρὸς τὸ] αὐτοῦ (c.-à-d. τοῦ θεοῦ) μυστήριον (n. 12; cf. n. 17). A vrai dire, il ne s'ensuit pas nécessairement qu'il faille voir dans nos documents comme des réclames permanentes en faveur du culte célébré à Panamara. Les fêtes où les prêtres manifestaient leur liberté étaient annoncées par des proclamations (*κηρύγματα*) (3) ou des affiches (*προγράμματα*) (4). La lettre particulière, à

(1) Oppermann, p. 72 et p. 77, a bien indiqué déjà que les mystères pouvaient être célébrés toute l'année; mais le problème est simplifié pour lui puisqu'il croit à tort qu'il n'existait qu'une catégorie de mystères, ceux des *Komyria*. D'autre part, il admet qu'on pouvait en toute occasion consacrer sa chevelure à Zeus, mais il croit que l'union des fidèles avec le dieu au cours d'un repas commun n'avait lieu qu'aux *Komyria*. Il me paraît que tous les fidèles qui montaient au temple, y sacrifiaient et y mangeaient (Oppermann, p. 77-78 et p. 80), célébraient dans toute leur plénitude les μυστήρια du dieu; ils sont dits ἀνελθόντες ἐπὶ τὰς τραπέζας (p. 92, n. 57, l. 3) et ces τράπεζαι sont celles du dieu (p. 100, n. 68, l. 4).

(2) Ci-dessus, p. 72.

(3) *CIG*, 2719, l. 15 et suiv. : ἐν Ἡραίοις - - - τὰς γυναῖκας κηρύγματι ὑποδεξιμένου πάσας. Cf. *Inscr. Priene*, n. 108, l. 259; n. 109, l. 192 : μετὰ κηρύγματος ἐκάλεσε.

(4) *BCH*, XV, p. 146, n. 140, l. 30 et suiv. : διὰ προγράμματος παρακαλέσαντες ἐπὶ τὰς θυσίας; cf. *Sylloge*³, n. 714, l. 25 (Érétrie) : ἐκάλεσεν ἐκ προγράμματος.

l'adresse de chaque cité, ne tend peut-être qu'à renforcer l'effet d'un appel général, mentionnant expressément la fête où l'on était convié. Mais on peut admettre aussi qu'à Panamara, de même que dans le sanctuaire de Samothrace (1) ou dans celui d'Apollon Klarios (2), les délégations des villes étrangères et les pèlerins isolés pouvaient, en tout temps, se présenter devant le dieu et accomplir les cérémonies d'initiation.

Les invitations sont faites par le prêtre : il parle au nom du dieu ; mais en même temps n'est-il pas en un certain sens le représentant de la cité qui l'a désigné pour le sacerdoce (3) ? D'autre part, les épîtres qu'il adresse aux Rhodiens, aux Miliétiens, etc., visent-elles les corps constitués de Rhodes, de Milet, ou, comme le croit M. Hatzfeld, « l'ensemble des habitants de la cité invitée (4) » ? Selon que l'on adopte l'une ou l'autre hypothèse, la nature de nos documents se modifie puisque, dans un cas, ils ne se distingueraient pas essentiellement des *ἐπαγγελίαι* déjà connues, dans l'autre, il s'établirait une relation immédiate entre des individus et un prêtre qui leur annoncerait en quelque sorte l'évangile de son dieu.

Dans toutes les lettres, on rencontre l'affirmation initiale que « le dieu appelle à lui tous les hommes » ; elle paraît inspirée par une religion qui ne s'arrêterait plus aux anciens cadres politiques. Mais, après cette déclaration de principe où l'on peut voir la marque d'un esprit nouveau, il est notable que nous retrouvons les formules du passé. On a déjà noté que le rappel des liens de parenté ou d'amitié entre cités était traditionnel (5). J'attache pour ma part plus d'importance encore à une indication que l'on rencontre dans une des lettres : nous appellerons en commun, dit le prêtre, les béné-

(1) Cf. Hirschfeld, dans *Arch. Untersuch. auf Samothrake*, p. 39 ; *Neue Untersuch.*, p. 110.

(2) Cf. Ch. Picard, *Ephèse et Claros*, p. 303 et suiv. ; p. 345.

(3) On rapprochera la *παράκλησις* du héraut sacré à Magnésie du Méandre : *παρακαλῶ πάντας τοὺς κατοικοῦντας πόλιν καὶ χώραν κτλ.* (Dittenberger, *Syll.*³, 695, l. 43 et suiv.).

(4) Ci-dessus, p. 72.

(5) Cf. J. Hatzfeld, *ibid.*

dictions du dieu sur nos cités (*κοινῇ ταῖς πόλεσιν εὐξομένους τὰγαθά*, n. 14). Ces mots suffisent à nous montrer que le prêtre de Panamara n'est pas l'interprète d'une religion dont le principal objet serait « la communication directe et personnelle des fidèles avec la divinité ».

En fait, nous savons que les *μυστήρια* de Panamara garantissaient à la cité voisine, Stratonikeia, une existence heureuse et la jouissance d'une constitution démocratique (1). Ce sont des avantages analogues que connaîtront les autres villes cariennes si elles participent aux mystères dont la célébration est assurée par Stratonikeia. Le sanctuaire de Panamara visa de bonne heure, ce semble, à étendre sa zone d'influence. Dans un décret qui date encore du n^e s. av. J.-C., la confédération des Παναμαρεῖς loue un prêtre, lequel ἐπελθὼν ἐπὶ τινὰς δῆμους ἔπεισε καὶ ἐκείνους συνθύειν (2). La même politique dut être poursuivie ultérieurement, quand des liens plus étroits rattachèrent Panamara à Stratonikeia (3) : la ville ne prétendait-elle pas à être la métropole de la Carie (4)? Zeus Panamaros,

(1) Ci-dessus, p. 62, n. 5 : ce décret de Stratonikeia marque bien toute l'importance que la cité attachait à la célébration des mystères.

(2) *BCH*, XXVIII, 1904, p. 350, n. 6; cf. p. 361 et suiv. Le sens qu'a le mot δῆμοι dans ce décret a été discuté; cf. Oppermann, p. 24 et suiv. J'admets avec cet érudit qu'il faut lire, l. 5-6 : τῶι Δ(ι) (au lieu de δῆ[μοι]) καὶ Παναμαρεῦσιν; mais je crois que le κοινὸν Παναμαρέων était dès lors rattaché à Stratonikeia, et que l'expression ὁ σύμπας δῆμος (l. 6) doit désigner l'ensemble de la cité; par conséquent les δῆμοι sont d'autres cités, sans doute cariennes. La date du décret est incertaine; l'identification proposée entre Λέων Χρυσόροσ et le rhéteur Léon d'Alabanda ne me paraît pas soutenable, car on ne peut guère imaginer qu'un citoyen d'Alabanda ait été prêtre de Zeus de Panamara.

(3) La disparition du κοινὸν Παναμαρέων et même du démotique Παναμαρεῦσιν est un fait incontestable (Oppermann, p. 30).

(4) Cf. ci-dessus, n. 6, l. 1. — Le δέβ^{ut} de ce décret avait été déjà cité, *BCH*, XII, p. 226, note 1, mais il ne semble pas qu'il ait attiré l'attention, car les appellations de ἀπόγθων et de μητρόπολις τῆς Καρίας, appliquées à Stratonikeia, n'ont pas été relevées, si insolites qu'elles soient. Il est peu probable que le décret doive descendre jusqu'à l'époque où Dioclétien fit de la Carie une province distincte; Aphrodisias en devint alors la métropole; cf. Chapot, *Province d'Asie*, p. 140; Vagts, *Aphrodisias in Karien* (Diss. Hambourg, 1920), p. 8. D'après la chronologie incertaine qui a été indiquée ci-dessus, p. 64, ce serait dans le dernier tiers du 1^{er} s. ap. J.-C. que Stratonikeia aurait été qualifiée de métropole

qui était aussi Zeus Karios (1), s'offre à la vénération de toutes les villes de la Carie. Et il était habile, pour ne point blesser les susceptibilités des cités rivales, de laisser au prêtre l'initiative et la responsabilité de démarches que seul un zèle pieux paraissait inspirer.

*
**

L'appel « à tous les hommes » ne serait-il donc qu'une vaine phraséologie? Jé ne le crois pas : Zeus de Panamara, dont le culte est antérieur à la fondation de Stratonikeia et qui a gardé son sanctuaire hors les murs, en un haut lieu, n'a pas borné son rôle à favoriser les ambitions de Stratonikeia ; il est animé d'une φιλανθρωπία qui s'étend à l'humanité entière (2). Dans deux inscriptions commémoratives de prêtrises, nous retrouvons l'idée que toute la terre habitée a envoyé des adorateurs au *hiéron* de la montagne (3). Ce souci d'universalité, que le dieu partage avec tant d'autres divinités asiatiques (4), donne un caractère original à ces invitations,

de Carie : nous n'en avons nul autre exemple, à ma connaissance. Le titre d'αὐτόχθων est plus surprenant encore, puisqu'à l'époque de Strabon, on n'ignore pas que la ville, fondation macédonienne, n'appartient au σύστημα Χρυσασορέων que pour avoir absorbé quelques bourgades cariennes; cf. Strab., XIV, 660 c : Καὶ Στρατονικεῖς δὲ τοῦ συστήματος μετέχουσιν, οὐκ ὄντες τοῦ Καρικοῦ γένους, ἀλλ' ὅτι κώμας ἔχουσι τοῦ Χρυσασορικοῦ συστήματος.

(1) On sait qu'au II^e siècle av. J.-C. il porte toujours l'épithète de Karios qui ne disparaît pas entièrement à l'époque romaine; cf. ci-dessus, p. 81, note 5.

(2) Ci-dessus, p. 77, n. 20.

(3) *Ibid.*, p. 100, n. 68, qui permet de compléter en partie le texte *BCH*, XXVIII, p. 46, n. 31.

(4) Ce ne sont pas seulement les grandes divinités de l'Asie-Mineure, Cybèle, l'Artémis d'Éphèse ou l'Apollon de Klaros, qui, comme tant d'autres divinités orientales, Sarapis-Isis, la Déesse syrienne, cherchent des prosélytes dans toutes les contrées. On remarque que, dans la cité voisine et rivale de Stratonikeia, à Mylasa, Zeus Osogô paraît avoir voulu, lui aussi, élargir le cercle de ses adorateurs : c'est du moins le sens que paraît avoir l'inscr. Le Bas-Waddington, n. 400 : le dieu est dit σωτήρ καὶ εὐεργέτης τῆς πόλεως; comme Zeus de Panamara, il a manifesté sa puissance à diverses reprises (πολλὰς καὶ μεγάλας ἐπιφανεῖς [ἐνεργείας]); enfin à la l. 6 est mentionné l'univers (κατὰ τὴν οἰκουμένην) où il semble bien, d'après la suite, que Zeus Osogô ait prétendu avoir des adorateurs qu'il aurait protégés.

lesquelles, par ailleurs, obéissent à une pensée traditionnelle. Le prêtre, qui a souligné les avantages promis aux cités en récompense de leur participation au culte, a-t-il en réserve pour les individus quelque promesse de consolation et de salut?

Il convie les hommes à s'asseoir à la table du dieu où ils recevront tous égal honneur (1). Ainsi apparaît-il clairement que le banquet est demeuré la pièce essentielle du « mystère » célébré à Panamara. Le cas n'est d'ailleurs pas singulier : les deux termes εὐωχία et μυστήριον sont plus d'une fois associés en Asie-Mineure. On les rencontre par exemple dans un décret d'Éphèse (2) et aussi dans un décret de Carie, rendu en l'honneur d'un prêtre qui est loué, τὰ μυστήρια... μετὰ πάσης δεισιδαιμονίας καὶ εὐωχίας ἐπιτελέσας (3).

A Panamara, les largesses faites par les prêtres et dont ils se vantent, avaient déjà montré la place importante qui devait être attribuée aux repas communs pris dans le sanctuaire (4); mais elles mettent surtout en relief le côté gastronomique de ces banquets. C'est ainsi que G. Cousin et G. Deschamps ont été amenés à écrire : « Par une interprétation complaisante des anciens usages, en vertu de la coutume qui admettait les

(1) On rapprochera de la τράπεζα ἰσότιμος (n. 11) les δαίτας ἴσας de l'inscr. métrique relative aux *Komyria* (BCH, XI, p. 387, n. 4, l. 6). Les citoyens de Stratonikeia, les Romains, les étrangers et les esclaves prennent part aux *Komyria* (cf. Oppermann, p. 66-67); de même aux *Heraia*, bien qu'il soit question parfois du πολίτευμα τῶν γυναικῶν (ci-dessus, p. 125, note 1), d'autres textes montrent que les femmes esclaves n'étaient point exclues (Oppermann, p. 76, n. 5 et 6).

(2) *Forschungen in Ephesos*, II, p. 109, n. 20. Sur ces mystères d'Éphèse, cf. Picard, *Éphèse et Claros*, p. 287 et suiv., et les rapprochements faits avec des cultes du monde oriental, égyptien ou asiatique, p. 301-302. Un texte édité depuis la publication de cette étude montre que les mystères d'Éphèse ont dû être rénovés au début du III^e s. ap. J.-C. sur un modèle antique (*Forsch. Ephesos*, III, p. 144, n. 59 : déd. en l'honneur d'une prêtresse ἀνανεωσαμένην πάντα τὰ μυστήρια τῆς θεοῦ καὶ καταστήσασαν τῷ ἀρχαίῳ ἔθει).

(3) BCH. XVIII, p. 39, n. 4; l'inscr. a été trouvée à Meseviah; on ne sait de quelle cité antique elle provient.

(4) Oppermann, p. 67-68, a déjà signalé ce fait et n'a pas méconnu la signification religieuse de ces repas.

fidèles au partage des offrandes faites aux dieux, il était facile de déformer l'oblation sacrée en une distribution publique et de faire de la table divine, primitivement réservée aux donations pieuses, une table ouverte où chacun pouvait s'installer et se pourvoir. La solennité devient un immense festin; les étrangers eux-mêmes y ont leur part... » (1). Les invitations du prêtre, par la gravité même de leur langage, doivent nous aider à corriger dans une certaine mesure ce qu'une semblable conception a de trop absolu. On croira difficilement qu'elles ne soient que les prospectus d'une auberge divine et qu'elles ne sollicitent les fidèles que par l'attrait du manger et du boire (2).

A Éphèse, les prêtres dits *essènes* sont définis essentiellement comme les *ἐστιάτορες*, c'est-à-dire que leur charge principale serait d'assurer la célébration des banquets (3). Le prêtre joue le même rôle à Panamara et l'on voit que, ce faisant, il n'est que le substitut du dieu, véritable *ἐστιάτωρ*. La table où sont traités les hôtes est la *τράπεζα τοῦ θεοῦ* (4); nul doute que ceux-ci, en s'y asseyant, n'aient conscience d'accomplir un acte rituel. Il en est de même pour la *κλίνη τοῦ κυρίου Σαράπιδος* que l'on a voulu, bien à tort, ne considérer que comme un « *club-dinner* », alors que, manifestement, le dieu y présidait (5). D'une manière générale, il est absurde de dénier en bloc toute signification pieuse à ces repas publics ou à ces repas de corporation, si nombreux à l'époque romaine (6). Ils ont pu dégénérer souvent en ripailles et en

(1) *BCH*, XV, p. 179.

(2) Voir les formules citées ci-dessus, p. 128.

(3) Picard, *op. laud.*, p. 190 et suiv.; cf. Oikonomou, *Ἀρχ. Δελτ.*, VII p. 329 et suiv.

(4) Ci-dessus, p. 100, n. 68.

(5) C'est la théorie soutenue par J. Grafton Milne, *Journ. Egypt. Archaeol.*, XI, 1925, p. 6 et suiv. Voir, en sens contraire, Schubart, *Einführung in die Papyruskunde*, p. 367, et P. Roussel, *Les Celles égyptiens à Délos*, p. 285.

(6) P. Foucart, *Associations religieuses chez les Grecs*, p. 153 et suiv.. a professé cette doctrine extrême. On remarquera que, si l'on veut souligner seulement les excès, on peut trouver chez les auteurs chrétiens eux-mêmes la condamnation des agapes chrétiennes; cf. I. *Corinth.*, II, 20 et suiv.; II *Petr.*, 2, 13; *Jud.*, V, 12.

beuveries : nous en avons des témoignages formels (1). Mais, tout en reconnaissant que la ligne de démarcation est difficile à tracer, on peut accorder qu'en certaines agapes, lorsqu'on consommait les viandes du sacrifice, l'idée d'une communion avec le dieu n'était pas entièrement absente de la conscience des fidèles (2).

Toutefois, en ce qui concerne les textes de Panamara, il convient de limiter strictement la portée des observations précédentes. Dans la plupart des lettres d'invitation, on retrouve une expression dont on pourrait tirer de graves conséquences : les habitants des villes alliées et amies sont conviés à prendre part à l'εὐφροσύνη que l'on trouve auprès du dieu. M. Hatzfeld a traduit par « béatitude », en ajoutant que « le caractère mystique de ce terme n'était guère douteux (3) ». Quelques exemples suffiront à montrer qu'εὐφροσύνη a un sens fort précis et nullement « mystique ».

Septuag., Nehem., VIII, 10 : Καὶ ἀπῆλθε πᾶς ὁ λαὸς φαγεῖν καὶ πιεῖν καὶ ἀποστέλλειν μερίδας καὶ ποιῆσαι εὐφροσύνην μεγάλην.

Act. Apost., XIV, 16 : ἐμπιπλῶν τροφῆς καὶ εὐφροσύνης τὰς καρδίας ἡμῶν.

Hesych., s. v. ἐστιάτωρ · ὁ δειπνίζων, ὁ εἰς εὐφροσύνην καὶ εἰς εὐωχίαν καλῶν.

L'εὐφροσύνη n'est donc que le sentiment d'allégresse qui accompagne la célébration d'un banquet, ou, d'une manière plus générale, la célébration d'une fête (4). On le pourrait

(1) Cf. Poland, *Gesch. des Griech. Vereinswesen*, p. 259 et suiv. Pour l'Égypte, voir le texte bien connu de Philon, *adv. Flaccum*, 1.

(2) Les chrétiens ont toujours eu le sentiment que la participation aux repas qui suivaient le sacrifice impliquait une sorte de communion; voir les expressions de Saint Paul, *I. Cor.*, 10, 20-21 : οὐ θέλω δὲ ὑμᾶς κοινωνοὺς τῶν δαιμονίων γίνεσθαι · οὐ δύνασθε ποτήριον κυρίου πίνειν καὶ ποτήριον δαιμονίων · οὐ δύνασθε τραπέζης κυρίου μετέχειν καὶ τραπέζης δαιμονίων.

(3) Ci-dessus, p. 72.

(4) On pourrait multiplier les exemples de l'un et l'autre sens : *Epist. Aristoteae*, 202 : ἐτράπησαν πρὸς εὐφροσύνην est l'équivalent de ἐπὶ τὴν ἐξῆς ἐτράπησαν τῆς συμποσίας διάταξιν (220) et de πρὸς τὸ προπιεῖν ὁ βασιλεὺς ἐτράπη (262); cf. 274 et 293 : χαρᾶς ἐπληρώθη τὸ συμπόσιον, ἀδιαλείπτως τοῦ βασιλέως εἰς εὐφροσύνην τραπέντος. Cf. *III. Macch.*, 5. — Pour les fêtes qui doivent être célébrées μετ'

rendre par le vieux mot français « liesse », qui indique bien le relâchement des soucis quotidiens aux grandes occasions, parmi la bonne chère :

Aux noces d'un tyran, tout un peuple en liesse
Noyait ses soucis dans les pots (1).

Reconnaissons que ce sentiment n'est pas aussi grossier qu'il semble au premier abord. Robertson Smith, dans ses admirables études sur la religion des Sémites, a jadis très bien analysé cette « réjouissance devant le Seigneur » qui marque tant de fêtes d'Israël. « Elle est caractéristique d'une religion dans laquelle les adorateurs ont, par tempérament, une allègre confiance en leur dieu, reposant sur la ferme conviction que la divinité qu'ils adorent et eux-mêmes sont de bons amis, se comprenant parfaitement entre eux, unis par des liens qui ne peuvent que difficilement être brisés (2) ». Quand ils se rencontrent avec le dieu, en festoyant d'un cœur joyeux, ils resserrent encore l'alliance contractée avec lui.

Ainsi, à nous en tenir aux termes mêmes de nos documents, nous devons reconnaître que la φιλανθρωπία du dieu se limite à convier tous les hommes à la célébration joyeuse d'un banquet rituel (3). Ils en tireront des avantages qui ne sont pas définis avec précision dans nos textes mutilés, mais qui sont, à coup sûr, d'ordre terrestre : les individus, comme les cités, trouveront la prospérité dans la protection du dieu (4), et leur béatitude n'aura rien de « mystique ».

εὐφροσύνης καὶ χαρᾶς, cf. I. *Macch.*, 5, 59; 6, 54; 14, 62; un jour de fête est désigné comme ἡμέρα εὐφροσύνης μεγάλης, *ibid.*, 7, 48; etc.

(1) La Fontaine, *Fables*, VI, 41.

(2) W. Robertson Smith, *Religion of the Semites*, 2^e éd. (1894), p. 255.

(3) La φιλανθρωπία désigne précisément cette sorte de libéralité; cf. *IG*, VII, 2712, l. 74; etc. — F. Cumont a indiqué qu'aujourd'hui encore « les paysans d'Anatolie se réunissent aux jours de fête sur les anciennes hauteurs sacrées pour y festoyer joyeusement (*C. R. Acad. Inscr.*, 1906, p. 77; cf. *Studia Pontica*, p. 173 : fête célébrée sur l'emplacement d'un ancien sanctuaire de Zeus Strattios, à quelque distance d'Amasie).

(4) Cf. ci-dessus, p. 76, n. 48, l. 3 et n. 49, l. 6-7.

*
**

Nous ignorons la date de nos documents : la tendance universaliste que l'on y relève engagerait peut-être à les faire descendre plus bas que cette fin du 1^{er} s. av. J.-C. où les place M. Hatzfeld. Pour ma part, je les attribuerais plus volontiers au 1^{er} siècle ap. J.-C., à l'époque des Antonins où le culte de Panamara semble avoir été fort prospère. Mais, présentement, on en est réduit sur ce point aux conjectures (1).

Le culte de Zeus Panamaros se prolongea au moins jusqu'au début du 1^{er} siècle de notre ère (2). Il est possible que les mystères du dieu aient subi une transformation analogue à celle qui affecta au 1^{er} et 3^{es} s. ap. J.-C. la plupart des mystères orientaux. M. Cumont a remarqué qu'en Anatolie, les repas de la vieille religion indigène s'étaient chargés souvent d'un sens plus subtil : « L'esprit du judaïsme et aussi celui de la philosophie grecque avaient épuré la grossièreté du rite barbare et lui avaient attribué une puissance nouvelle... On crut trouver dans les banquets rituels un aliment de vie spirituelle et une promesse de participation au festin éternel des bienheureux (3) ».

La Carie a été un point de croisement de diverses influences : non seulement les cultes égyptiens s'y répandirent, qui se préoccupent de la vie d'outre-tombe (4); mais encore — fait

(1) Les estampages de ces documents n'ont pas été retrouvés; d'après les copies des carnets de Cousin, l'hypothèse d'une date assez tardive est favorisée par la présence de ligatures (FM, FN, etc.) qu'on ne rencontre pas, ce semble, à Panamara, dans les textes antérieurs à l'ère chrétienne (par ex., dans l'inscription du miracle).

(2) *Sylloge*³, n. 900 : le texte, daté par la mention de l'empereur Maximin Daza, se place entre 305 et 313.

(3) *C. R. Acad. Inscr.*, 1906, p. 77.

(4) Il suffit de rappeler que Sarapis avait un temple à Stratonikeia et que deux inscriptions unissent étroitement le dieu égyptien et Zeus Panamaros (Le Bas-Waddington, n° 516 et 518). — Je me suis demandé si le Zeus Καννώκος, mentionné dans deux déd. de Panamara (*BCH*, XII, p. 261 et suiv., n. 47 et 48), ne serait pas le dieu de Kanope (Κάνωβος); mais il faudrait admettre une singulière déformation du nom, car pour l'un des textes au moins, la lecture, contrôlée sur un estampage, est assurée.

important — de nombreuses colonies juives s'y installèrent et, à Stratonikeia même, leur présence nous est attestée par plusieurs dédicaces à ce Θεὸς Ὑψίστος, qui, nous le savons, est un « Zeus judaïsant » (1). Ce dieu est reçu dans le sanctuaire de Panamara avec bien d'autres divinités (2) et, vers le même temps sans doute, Ζεὺς Πανάμαρος devient Πανημέριος et Πανήμερος (3), déformations intentionnelles qui en font le dieu source de toute lumière (4), peut-être aussi le dieu très doux (5). Il est possible qu'alors il ait promis à ses fidèles la béatitude dans l'autre monde et que le repas, pris dans le sanctuaire, ait préfiguré quelque céleste agape. On ne peut que former cette hypothèse, en regrettant qu'elle ne trouve nulle confirmation dans les lettres sacerdotales. Elles n'en demeurent pas moins des textes curieux dont la formule initiale peut servir de programme à une religion universelle : « *Le dieu convie tous les hommes au banquet; il ouvre à tous sa table et les y traite tous, d'où qu'ils viennent, avec une égale considération* ».

P. ROUSSEL.

Athènes, janvier 1927.

(1) Cf. Le Bas-Waddington, n. 515; *BCH*, V, p. 182, n. 3 et n. 4; XI, p. 159, n. 67; XV, p. 418, n. 1; *JHS.*, XVI, p. 220, n. 14; cf. Cumont, *C. R. Acad. Inscr.*, 1906, p. 73.

(2) *BCH*, XII, p. 271, n. 57. Une liste des dieux qui figurent dans les inscr. trouvées à Panamara est donnée par Oppermann, p. 64-65.

(3) Oppermann, p. 84-85. Il est difficile de dire à quelle époque on commença de déformer l'épithète de Πανάμαρος, laquelle est à coup sûr la plus ancienne. On remarquera qu'elle n'apparaît dans aucune des dédicaces de chevelures, où l'on ne trouve que Πανημέριος et Πανήμερος, indistinctement.

(4) On s'accorde à reconnaître que la forme Πανημέριος a été déterminée par un rapprochement entre l'épithète topique et le mot ἡμέρα; cf. Oppermann, p. 84 et 92.

(5) Reconnaissons que l'interprétation proposée dans Lebas-Waddington, n° 525, pour Πανήμερος : *très doux, très miséricordieux*, est fort douteuse. A. B. Cook, *Zeus*, I, p. 19, traduit, sans doute avec raison, les épithètes Πανημέριος et Πανήμερος de la même manière; elles désigneraient le dieu « *of the live-long Day* ».